

"L'IMMIGRATION ITALIENNE A LA SEYNE".

Par Jean-Claude AUTRAN.

Marius AUTRAN – mon père – avait publié dans sa série d'ouvrages *Images de la vie seynoise d'antan*, deux chapitres traitant de l'immigration italienne :

- ✓ "*Du bourg provençal à la cité cosmopolite*", dans son tome III (1990).
- ✓ "*La Seyne : terre d'accueil*", dans son tome VIII (2001).

Ces derniers mois ayant été marqués à La Seyne par diverses manifestations soulignant l'amitié franco-italienne (conférence de Philippe DI SOMMA dans le cadre de notre Association, semaine italienne du 14 au 22 mai 2022, relance du jumelage avec la ville de Buti), nous avons jugé utile de revenir sur le thème de l'immigration italienne en publiant ci-après les principaux extraits des deux chapitres de Marius AUTRAN, complétés par quelques commentaires personnels.

POURQUOI CETTE IMMIGRATION ITALIENNE ?

La raison majeure fut d'ordre économique. L'Italie, pays dépourvu de minéraux, ne connaissait que les ressources de la terre. Dans les régions montagneuses du Piémont, ses habitants se nourrissaient de châtaignes, de polenta, de quelques produits de l'élevage. La fertilité des sols était plutôt limitée.

On sait que ce fut seulement à partir de 1860, sous la conduite de CAVOUR, que l'Italie devint un royaume unifié avec l'aide des armées de NAPOLEON III, ce qui permit l'expulsion des Autrichiens et le triomphe du royaume de VICTOR EMMA-NUEL II.

Pour donner au pays de véritables structures politiques et économiques il fallut des capitaux importants dont la paysannerie italienne ne pouvait tirer des avantages immédiats. Le nouveau royaume italien ne pouvait nourrir sa population croissante. Les conditions d'une émigration massive étaient réunies. On vit dans cette période des Italiens

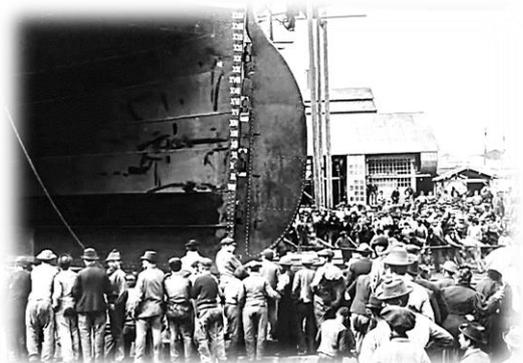
si misérables que certains n'hésitèrent pas à tenter de grandes aventures, à s'expatrier dans des pays lointains, très souvent aux Etats-Unis ou en Amérique latine, avec l'espoir d'y exploiter des richesses. Les moins audacieux se contentèrent de franchir nos frontières alpestres dans l'espérance d'y trouver des conditions de vie plus humaines et, tout naturellement, la France, la sœur latine, suscita l'intérêt des Piémontais, des Toscans, des Napolitains. Ils n'avaient pas grand-chose à perdre ces pêcheurs misérables, ces paysans loqueteux, ces montagnards, ces jeunes femmes qui transportaient des seaux de vidanges à des altitudes incroyables pour fertiliser la terre des restanques hautes et abruptes.

Dans l'histoire de notre communauté seynoise il est certain

que les problèmes de l'immigration italienne ont tenu une place immense par leur incidence sur la vie économique, par la rencontre de populations aux mœurs quelque peu différentes avec toutefois des affinités de langage, la langue de MISTRAL étant connue depuis longtemps au Piémont, avec des pratiques religieuses semblables et des comportements humains imprégnés de pacifisme.

Dans le même temps, les besoins de main d'œuvre se faisaient sentir dans toute la région provençale, et surtout sur les rivages où les constructions navales se développaient. Et puis ne fallait-il pas compenser les nombreux départs de charpentiers pendant la guerre de Crimée ? Combien de jeunes gens furent mobilisés pendant les guerres napoléoniennes pour la libération du sol italien, combien d'entre eux laissèrent leur vie sur les champs de bataille de Magenta et de Solferino ? Ne fallait-il pas aussi occuper les territoires d'outre-mer pour assurer la puissance de l'Empire Colonial ?

Tous ces événements ne pouvaient que favoriser la venue des étrangers dans la région provençale et particulièrement à La Seyne et ses chantiers navals dont les besoins en personnel se faisaient cruellement sentir. C'est bien pourquoi les dirigeants de la Chambre de Commerce de Toulon et la Direction des Forges et Chantiers de La Seyne se hâtèrent de solliciter des Pouvoirs publics la venue massive des travailleurs italiens : manœuvres, ouvriers et sans doute des techniciens recrutés dans les ports italiens (Gênes, Savone,



La Spezzia, Viareggio, Livourne, Naples) où ils avaient acquis une certaine expérience des activités maritimes. Vers la fin du XIX^e siècle un autre exemple éloquent nous fut donné par Michel PACHA, promoteur du tourisme local qui fit venir 400 travailleurs italiens, terrassiers, maçons, manœuvres, pour l'aménagement de la corniche de Tamaris. Ces hommes outillés de pics, de pioches, de pelles accomplirent une œuvre remarquable il y a plus d'un siècle, ouvrage qui perdure et que les Seynois et les touristes étrangers apprécient toujours.

Un grand nombre d'Italiens s'installèrent donc à La Seyne, à tel point qu'à partir de 1886 l'ensemble des familles italiennes représentait le quart de la population seynoise.

Le phénomène de l'immigration italienne qui a concerné notre région et La Seyne en particulier, s'est manifesté à trois périodes distinctes : le milieu du XIX^e siècle, la fin du XIX^e siècle, surtout dans les années 1875-1876, et l'après-guerre de 1914-1918 jusqu'en 1936. Nous verrons plus loin que pendant cette dernière période, les motivations ne furent pas les mêmes qu'au début. D'une guerre à l'autre, les événements allaient bouleverser bien des choses.

Le tableau suivant est significatif de la progression des étrangers venus à La Seyne dans la seconde moitié du XIX^e siècle et parmi eux la prédominance des travailleurs italiens.

Années de recensement	Habitants seynoises	Etrangers	Italiens
1851	7401	242	236
1861	11700	1564	1554
1872	10123	1512	1484
1876	10655	2090	2055
1881	12072	2795	2729
1886	13166	3433	3365
1891	14332	3648	3575



Ce fut donc à partir de 1851 que les rivages méditerranéens provençaux connurent un afflux sensible d'émigrés italiens, mouvement dont la cause résidait avant tout dans leurs conditions de vie d'une extrême précarité, tant à la ville qu'à la campagne. Mais le premier courant de l'émigration italienne fut modéré ainsi que l'attestent les actes de naissance enregistrés à l'Hôtel de Ville. Entre 1853 et 1862, on compte 2480 naissances dont 230 d'origine italienne, soit moins de 10 %. L'extension de l'émigration à des familles entières se manifesta surtout dans les deuxième et troisième périodes, c'est-à-dire à la fin du XIX^e siècle et surtout au début du XX^e siècle.

MM. Noël VERLAQUE et Amable LAGANE, directeurs des chantiers navals, en appelèrent à la main d'œuvre immigrée. Il fallut des bateaux de plus en plus gros, le négoce prenant de l'ampleur ; les échanges maritimes se multiplièrent avec les ports de la côte méditerranéenne, puis les pays voisins. La main d'œuvre italienne contribua ainsi beaucoup à l'expansion de notre industrie navale.

Le *Petit Var*, journal d'information, publiait à la fin du XIX^e siècle des statistiques des chantiers navals dont les chiffres suivants sont extraits :

- ✓ En 1881, on comptait 2177 ouvriers aux Forges et Chantiers de la Méditerranée. Sur ce nombre, 58,4 % étaient Français ; 41,4 % étaient Italiens.
- ✓ En 1887, sur 2223 ouvriers, on compte 1152 Français et 1071 Italiens.
- ✓ En 1902 : la construction navale bat son plein, la guerre approche ! Sur les 5420 ouvriers des chantiers navals, 3550 sont Français et 1450 sont Italiens employés à titre permanent, auxquels s'ajoutent 420 étrangers à titre extraordinaire.

Mais avant de s'expatrier, il fallait avoir un minimum de garantie. On discutait dans chaque famille. Comment ferons-nous pour nous loger ? Comment serons-nous accueillis ? Au bout de ces discussions, on décidait toujours de faire partir un ou deux membres de la famille en éclaireurs, des hommes d'abord, des célibataires de préférence, pour savoir comment les choses pourraient se passer.

La première période fut celle de l'expérience, des tâtonnements, car la sécurité de l'emploi ne fut pas toujours assurée. Les travailleurs italiens avaient fait preuve d'un optimisme excessif.



Certains hésitaient à quitter définitivement leur pays par crainte d'apparaître comme des traîtres à leur patrie. De jeunes immigrés y retournaient pour accomplir leurs obligations militaires ou alors par désir d'y trouver une épouse. Et pourtant leur misère était si grande qu'ils finirent par opter définitivement pour La Seyne et la région provençale. Dans un premier temps, ils s'efforcèrent de trouver un travail stable, un logement modeste et envoyaient des subsides à leur famille restée au pays. Par la suite, ils furent rejoints par leur femme et leurs enfants. De nombreux jeunes fondèrent alors véritablement leur foyer à La Seyne.

Mais il y eut fréquemment des périodes de chômage dans les industries seynoises et les étrangers en furent les premières victimes.

Sans se laisser abattre, ces malheureux entreprirent les métiers les plus divers. Rien ne les rebutait. Certains fouillaient dans les poubelles, ramassaient et revendaient des chiffons, des peaux de lapin, du verre ; d'autres faisaient du commerce ambulante, vendaient des pommes de terre, de l'ail, des plantes aromatiques, du pétrole, des bougies, du bois gras pour allumer le feu des fourneaux.

Malgré toutes leurs difficultés, on en voyait exercer deux ou trois métiers différents, travaillant jusqu'à 15 heures par jour. Ils réussirent à se loger dans des taudis dont ils agrémentaient l'intérieur quand ils le pouvaient.

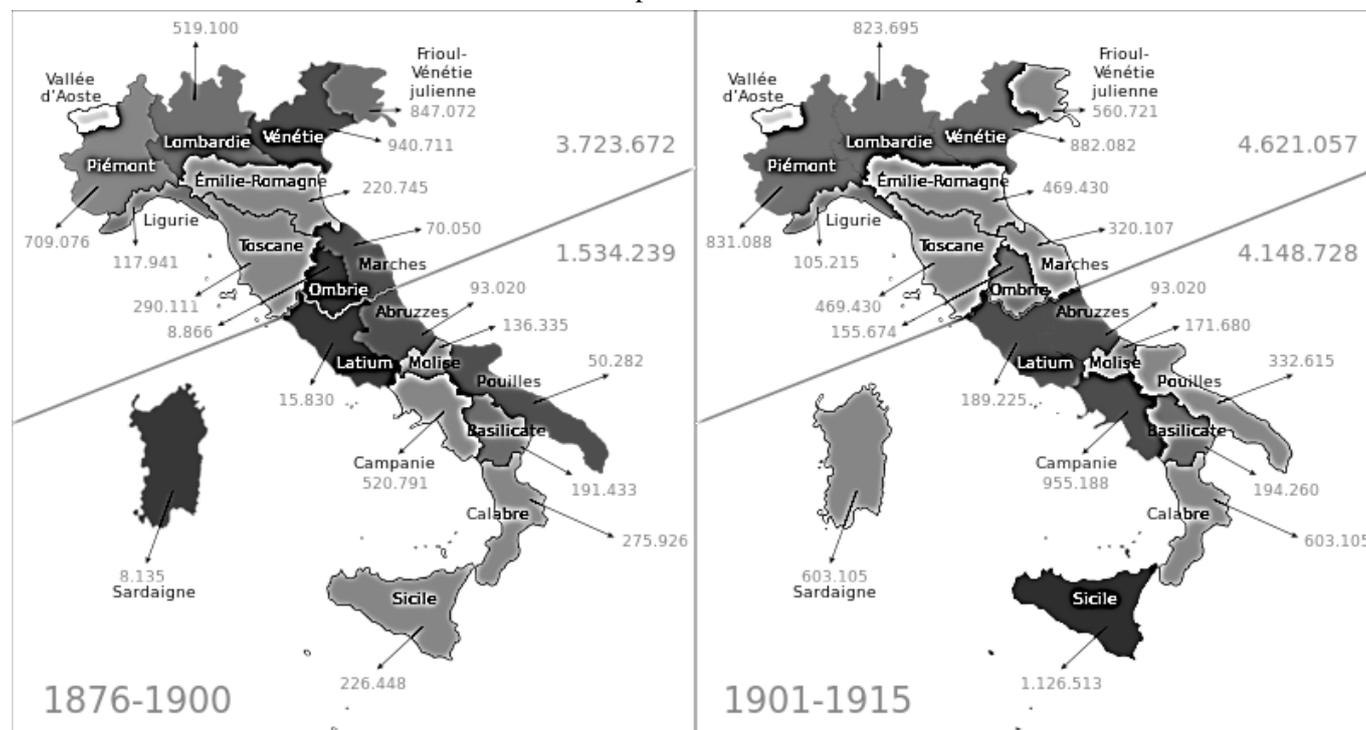
Puis, après des périodes de chômage, le travail reprenait dans les chantiers où on leur réservait les travaux les plus pénibles.

Leur persévérance, leur âpreté au gain leur permirent de s'installer tout de même et d'inciter par la suite d'autres membres de la famille à les rejoindre et, indépendamment des tâches ménagères, les femmes elles aussi, travaillèrent durement comme couturières, lavandières, balayuses de rue, ouvrières agricoles. Ces milliers d'Italiens surent donc s'adapter à des activités les plus variées : travaux de la terre, de la forêt, de la mer, ... Quelques années après, nombre de ces émigrés devinrent des artisans, des commerçants cossus, de petits industriels et même de riches propriétaires fonciers.



D'OU VENAIENT-ILS CES TRAVAILLEURS EMIGRES ?

Ils arrivaient du Piémont, de la Toscane, de Naples, de Sicile, de Sardaigne. S'ils n'avaient pas tous une formation bien déterminée, ils avaient surtout la volonté d'entreprendre.



Ceux en provenance de Naples, de la Sicile, étaient parfois remontés peu à peu, tout en navigant à la voile et pêchant à faible distance du rivage, vers les côtes de Toscane, puis de Ligurie ; puis, à la faveur d'une nuit, ils avaient atteint les eaux territoriales françaises et ils avaient accosté et s'étaient établis comme pêcheurs sur la Côte d'Azur. Ainsi, à Saint-Mandrier où existait depuis longtemps un port très abrité, on comptait dès la fin du XIX^e siècle, 53 pêcheurs en provenance de Procida (golfe de Naples), tandis que dans la même période, on en trouvait une douzaine à Saint-Elme.

Lorsque ces pêcheurs, qui s'étaient parfois connus en Italie, se retrouvaient sur nos rivages, on pouvait entendre de très loin, transmis et amplifié par la mer, ce genre d'échanges :

- *Come sei venuto da Napoli? Per mare o per terra?*

- *Sono venuto con la vela !*

Volontairement mal entendue par les pêcheurs français qui voyaient alors d'un mauvais œil ces concurrents étrangers, l'expression *con la vela !* avait alors donné cette expression insultante de *c.. à la voile !* Qualifiant les premiers immigrés italiens et plus généralement de tout individu considéré comme un imbécile ou un crétin. Telle est l'origine de cette expression vulgaire – qui n'est plus guère usitée aujourd'hui.

Vers 1860, à Saint-Mandrier, habité par des familles aux noms provençaux comme PEYRET, BERNARD, ANDRIEU, BLANC, GAUDEMARD, GIRAUD, JOUVENCEAU, vinrent s'incorporer les ESPOSITO, COPPOLA, BIANCO, AJELLO, SALDALAMACCHIA, SCOTTO DI RINALDI et plus tard viendront se fixer à La Seyne (hameau de Saint-Elme) des familles VUOLO, ATTANASIO, REPETO.

Des centaines de transalpins, d'abord des célibataires, arrivèrent de Coni, de Gênes, et entrèrent aux Forges et Chantiers comme manœuvres. Les ouvriers qualifiés, rares au début, devinrent de plus en plus nombreux.

Des centaines d'autres Italiens s'établirent comme ouvriers agricoles, artisans maçons, ferronniers, cordonniers, petits commerçants. Ils surent admirablement s'adapter à tout : aux modes de vie, à la langue provençale (surtout les Piémontais), à la langue française qu'ils apprirent aisément pour la plupart, à lire et à écrire.

Quels quartiers accueillirent ces émigrés italiens en priorité ?

Tout d'abord les quartiers de la Lune, des Mouissèques, de la Rouve, de Saint-Antoine, évidemment parce qu'ils étaient tout près de leur lieu de travail, tout au moins pour ceux



Buti

travaillant au chantier naval.

Les premiers habitants de ces quartiers non encore urbanisés vivaient dans une saleté repoussante. Aucun écoulement d'eau n'y existait ; les marécages des Mouissèques étaient tout proches ; les tas d'ordures où pullulaient les rats entretenaient des maladies endémiques. Le choléra de 1865 y prit naissance, ce qui expliqua les nombreuses victimes parmi les émigrés italiens.

Il fallut l'arrivée de Saturnin FABRE à la tête des affaires communales pour assainir ces quartiers mal famés à tous points de vue.

Peu à peu, ils abandonnèrent les premiers quartiers malsains et s'installèrent dans des locaux plus confortables de la ville : rue



Quartier de La Lune

Evenos, rue Messine, rue de l'Hôtel de Ville. Puis, leur infiltration se fit dans les quartiers extérieurs : Beaussier, Cavaillon, Pont de Fabre...

QUEL ACCUEIL LA POPULATION SEYNOISE RESERVA-T-ELLE A CES ETRANGERS ?

D'après les travaux d'enquête de quelques chercheurs, les nombreux témoignages de leurs enfants et petits-enfants et aussi notre expérience propre, il ressort que la froideur et l'hostilité constatées au début des premières migrations ne furent jamais la cause de violents conflits. S'il y eut de-ci de-là des situations conflictuelles, elles ne prirent jamais des caractères dramatiques.

Certes, les sarcasmes dont les Italiens furent abreuvés au début de leur séjour à La Seyne ne pouvaient pas créer une atmosphère agréable de cohabitation. Les qualificatifs de *Piantou*, de *Babi*, de *Macaroni* fusèrent longtemps dans la bouche des Seynois qui se disaient appartenir à une race pure. Qu'un individu portât des vêtements de couleurs criardes à dominante vert et rouge, on l'accusait de : " piantouliger... ". Les anciens, surtout, réagissaient mal. Déjà, ils s'exprimaient en racistes, ce qui explique en partie le lent processus des naturalisations et aussi le désir de certaines familles de retourner au pays natal.

Cependant, les récriminations de la population ne se manifestaient pas avec violence publiquement. Entre eux, les Seynois protestaient contre la présence des étrangers parce que, disaient-ils, "*ils sont la cause du chômage et puis ce sont les Italiens qui nous apportent les maladies contagieuses !*".

En outre, les rapports de police faisaient état de rixes dans les cafés de quartiers, particulièrement le dimanche. Les excès de boisson en étaient le plus souvent les causes. C'était bien vrai que les Italiens aimaient le bon vin qu'ils n'étaient pas les seuls à apprécier, surtout au bar de Florence, bien fréquenté le dimanche à la place Bourradet jusqu'à une heure tardive. Après les excès de boisson, les jeux de cartes ou de la *moura* se terminaient souvent par des rixes. Le patron de l'estaminet avait bien du mal, le lendemain pour faire disparaître les éclaboussures du trop-plein des vinasses sur les abords immédiats de son établissement.



Les travailleurs italiens l'aimaient si bien le bon vin, qu'ils imaginèrent un jour au cours d'une réunion de leur cercle d'amis de créer une coopérative pour la vente du vin en provenance d'Italie, qu'ils estimaient bien meilleur que celui vendu à La Seyne. Là, ils se heurtèrent à l'opposition du Maire **Saturnin FABRE** qui voyait dans cette opération un double danger : celui du commerce local accaparé par des étrangers, celui d'une concurrence que les marchands locaux n'auraient pas appréciée.

Alors les joyeux lurons transalpins durent se contenter du vin de Vignelongue, des Playes ou de La Cadière dont la réputation était bien affirmée depuis longtemps.

Mais la population seynoise ne leur tenait pas spécialement rigueur à ces travailleurs qui, dans leurs moments d'abandon, noyaient leurs chagrins une fois par semaine. Les habitants de la place Bourradet s'amusaient plutôt de les voir sortir titubants du bar de Florence en chantant des refrains gaillards. Ils imaginaient les scènes de ménage qui s'en sui-

vraient quand les épouses furieuses déshabilleraient, déchausseraient leurs époux éméchés ou ivres morts pour les fourrer dans leur lit jusqu'à la sirène inexorable du lendemain.

Cependant, aux moindres incidents qui suivaient parfois les beuveries du dimanche, il n'en fallait pas plus pour que les racistes interviennent auprès des pouvoirs publics afin de renvoyer chez eux tous ces ivrognes. Les rapports de police abondaient dans ce sens. Ils n'étaient pas tendres non plus pour les femmes et les jeunes filles en affirmant sans trop de précisions que la plupart des prostituées étaient d'origine italienne.

RACISME PERSISTANT.

Le racisme a existé de tout temps à La Seyne comme ailleurs. A la fin du XIX^e siècle, nos anciens descendants des Celtes et des Ligures pensaient qu'ils étaient les seuls à représenter une race pure parce que leurs noms ne se terminaient pas par des i, des a ou des o. Des professeurs de patriotisme (déjà) proclamaient avec véhémence : *"Il faut nous débarrasser de cette engeance ! Ils ne sont pas comme nous. Ils vivent d'une façon qui n'est pas la nôtre. Ils sont sales, leurs enfants sentent mauvais ! Ils sont pleins de poux. On ne devrait pas les accepter à l'école !"*

Si on apprenait qu'un larcin avait été commis quelque part, on accusait en priorité les Italiens, ces pelés, ces galeux d'où venait tout le mal, comme aurait dit notre cher LA FONTAINE.

Et les professeurs de morale d'accuser les émigrés de venir manger le pain des Français et de prendre même leur place dans les administrations.

- ✓ "Vous verrez qu'un jour, ils chasseront la population seynoise !", disaient-ils.
- ✓ "Un jour, ils seront les maîtres de tout : de nos terres, de nos entreprises, ils s'enrichissent sur notre dos les MACIO, SALVAGNO, CESANA, RISTORTO, CAVALLO, TOSELLO,..."
- ✓ "Ce qui est plus grave répliquait un interlocuteur, c'est que leurs enfants se sont instruits dans nos écoles et que demain ils seront les maîtres de notre administration... les GARAUDI, MAGNINO, BELLONE, RIBBA, qui ont fait leur maistrance auront bientôt l'arsenal en main !"
- ✓ "On les voit partout : dans les écoles, les MELGAZZA, GIORDANO, FENOGLIO, ROSSI font même la classe à des petits Seynois ! C'est un comble ça !". Un autre répliquait : "Vous allez sur le marché, à la poissonnerie ; là ce sont les FILIPUCCI, PELUFFO, AQUARONE, QUEIROLLO, ATTANASIO, VUOLO, REPETO..."

Même si le mélange des communautés seynoise et italienne s'était finalement effectué sans violence notable, un fond de racisme persistait parmi les électeurs. La preuve nous était donnée au moment des élections municipales où l'on voyait des électeurs, qui ne s'en cachaient pas d'ailleurs, rayer les candidats aux noms d'origine italienne, au moment où les lois électorales permettaient dans les scrutins de liste, de panacher ou de rayer des candidatures. Des Seynois déclaraient : "Que des Italiens président des associations de boulomanes, passe encore ! Mais qu'ils administrent la ville ! Alors ça, ce serait une abomination !"

A certaines périodes, on vit arriver au collège Martini des enfants retardés dans leurs études pour les raisons les plus diverses. Nombre d'entre eux étaient des enfants d'immigrés que les parents, qui ne maîtrisaient pas toujours le français, avaient préféré utiliser chez eux à des tâches diverses.

Quand M. BAUDE, à la rentrée d'octobre des sixièmes techniques, faisait l'appel, on assistait à des scènes de ce genre :

- Répondez *présent* à l'appel de votre nom !
- BARBAGELATA !
- Présent !
- BOCCHECIAMPE !
- Présent !
- INCATASCIATO !
- Présent !
- PICCHIACCIO !
- Présent !



Alors le Chef des travaux, encore sensible aux sentiments xénophobes qui avaient marqué la fin du siècle précédent, maniant l'ironie avec un art consommé, s'écriait : "C'est la noblesse tourangelle qui nous arrive de Buti...".

L'INTEGRATION PACIFIQUE.

Les mois et les années passèrent et les Seynois constatèrent l'évidence : les Italiens étaient des travailleurs acharnés et honnêtes qui rendaient partout des services appréciables. La majorité de la population comprit le désespoir qui avait contraint ces malheureux à quitter leur patrie. Elle leur fit confiance et les gens compréhensifs disaient : "Ils sont des latins comme nous, leurs ancêtres Romains sont venus chez nous il y a bien longtemps. Ils sont chrétiens comme nous et ils iront à la même église. Notre langue provençale leur est familière, surtout chez les Piémontais". Vous verrez, ils finiront par prendre nos habitudes. Ainsi le bon sens triompha et le moment vint où les beaux émigrés ne retournèrent plus en Italie chercher une épouse. N'y avait-il pas de belles filles à La Seyne ? Et il y eut aussi de belles brunes venues du Piémont ou de la Toscane qui ne laissèrent pas indifférents les pêcheurs et les cultivateurs seynoïses.

Les petits-bourgeois qui les avaient méprisés, en vinrent à les utiliser pour maints travaux à la ville comme à la campagne. L'adaptation, l'intégration de ces émigrés se faisait insensiblement.

Leurs enfants furent reçus dans les écoles et les enseignants se mirent à leur portée pour les faire suivre.

Vers la fin du XIX^e siècle, le processus des naturalisations s'amorça sérieusement malgré les frais de chancellerie qui posaient parfois problème chez les plus humbles.

De nombreux émigrés participèrent à d'autres sociétés de secours mutuels qu'on appelait : La fraternelle, Les menuisiers réunis, l'Epargne de La Seyne, la Solidarité maritime. L'année 1885 vit naître la Société de secours mutuels appelée L'Union subalpine italienne à laquelle les Italiens adhérèrent massivement, ainsi qu'à La Fratellanza popolare. Les émigrés italiens de plus en plus nombreux allaient également s'intégrer dans la vie syndicale et culturelle. Ils menèrent des luttes sévères pour la défense des mutuelles ouvrières, participant aux grèves malgré les sanctions dont le patronat les menaçait. On les vit distribuer des tracts exprimés en langue italienne pour soutenir l'action des grévistes seynoïses. C'est dire les progrès d'une solidarité agissante dans le monde du travail. Et puis, hors des ateliers, travailleurs seynoïses et italiens se rencontrèrent dans les sociétés musicales. La population venait toujours applaudir la Fanfare garibaldienne au cours de ses sorties du dimanche à travers les rues de la ville. Cette formation dynamique en tête de laquelle flottait un drapeau italien portant l'effigie de **Giuseppe GARIBALDI** célèbre patriote, l'un des artisans les plus ardents de l'unité italienne. Et les émigrés enseignaient aux Seynoïses l'attitude courageuse de ce patriote qui mobilisa son armée au service de la France pendant la guerre de 1870. La fanfare garibaldienne ne suffisant pas à satisfaire le désir des émigrés amoureux de la musique, peu à peu, par dizaines, les musiciens italiens cherchèrent à intégrer nos philharmoniques locales : La Seynoise et L'Avenir Seynois. A l'Avenir Seynois, où des discussions parfois orageuses, et des réactions qu'il faut qualifier de racistes, s'en suivirent, de bons instrumentistes furent néanmoins admis : les ALBINI, les VESPERO, les CAZALE s'y manifestèrent avec éclat. A La Seynoise, il semble que ce sectarisme n'ait pas été trop de mise. "*Ces Italiens ne sont-ils pas des enfants du pays de VIVALDI, de PAGANINI, de ROSSINI, de VERDI, de PUCCINI,...* dont nous jouons les œuvres ? Pourquoi les refuser s'ils sont de bons musiciens, disait le Président PONS dans les années 1910 ? ". Au fil des années, on put donc voir de nombreux jeunes gens immigrés rejoindre les rangs de La Seynoise où ils devinrent d'excellents instrumentistes. C'est ainsi que La Seynoise s'enrichit avec la venue de GILARDI, baryton hors pair, de BERGONZO, clarinettiste de haut niveau, de la basse SCHIVO, des frères GARRO, des BERGONZO, MASSELLO, BONINO, RIBBA, FALCO, MOLINARI, VALLARINO, CIARLO, SCHIVO, BACCINO, BONACCORSI, etc.

Quelques années plus tard, le célèbre trompettiste François TALIANI, originaire de Buti, ne devint-il pas, de 1925 à 1937, puis de 1945 à 1948, l'un des chefs de musique émérites de La Seynoise ?

Dans le domaine culturel, la pénétration des Italiens se fit à la satisfaction générale.

Les naturalisations se multiplièrent : entre 1895 et 1910, 510 Italiens optèrent pour la nationalité française. Les jeunes furent appelés au service militaire et malheureusement des dizaines d'entre eux tombèrent sur les champs de bataille dans les premiers mois de l'année 1914, donnant ainsi la preuve cruelle de leur attachement à la France, leur terre d'accueil.

Il ne faut pas oublier de citer les noms de familles italiennes cruellement endeuillées et dont les tombes de notre nécropole portent toujours témoignage. Parmi les 430 soldats, marins et officiers seynoïses morts au cours de la première guerre mondiale, on dénombre près d'une centaine d'Italiens : BADANO, BERRUTTI, BONINO, MARRO, GIORDANO, GILARDI, FIANDINO, MELGAZZA, ALBINI, VIGNONE...

Il est nécessaire d'ajouter qu'en 1915, entrant seulement à cette date dans le conflit mondial, l'Italie mobilisa ses enfants immigrés qui par milliers versèrent leur sang dans les combats contre l'Autriche alliée de l'Allemagne de GUILLAUME II.



François TALIANI

ENTRE 1920 ET 1940.

A partir de 1921, le paysage politique italien se dégrada dangereusement. On sait comment MUSSOLINI, avant même de devenir le chef de l'Etat, avec l'appui du roi VICTOR EMMANUEL III et de la Papauté, fit régner la terreur dans son pays en brisant par la force brutale, les tortures et les assassinats, tous ceux qui s'opposaient à sa politique et à son idéal fasciste.

Des milliers d'Italiens poursuivis trouvèrent un refuge en France et particulièrement dans le Midi grâce à des compatriotes installés depuis plusieurs décennies sur des terres provençales et des cités industrielles comme La Seyne. L'immigration s'accrut et prit alors un caractère nettement politique. Par centaines, démocrates, républicains, socialistes, communistes, anarchistes, libres penseurs, furent accueillis par des familles d'immigrés qui prirent de gros risques en assurant leur clandestinité. Lors de l'occupation italienne en 1943, de nombreux Italiens vécurent clandestinement parce que recherchés par les sinistres Chemises noires qui poursuivaient les antifascistes, même parmi les émigrés. Disons au passage que d'humbles familles seynoises sauvèrent des hommes politiques de haut rang

comme Giuseppe SARAGAT ou Pietro NENNI, devenus dans la République italienne d'après-guerre, les plus hauts personnages de l'Etat.

Les émigrés de cette période arrivèrent souvent sans autorisation légale et furent tout disposés à renforcer le courant antifasciste en France où les syndicats et les partis politiques de gauche s'unissaient dans le vaste mouvement du Front Populaire. Dans cette même période, les Républicains espagnols se battaient contre FRANCO, de sinistré mémoire, allié d'HITLER et MUS-SOLINI.

De courageux émigrés italiens n'hésitèrent pas un instant à s'engager dans les brigades internationales et nous avons en mémoire les noms de Seynois comme CASANOVA, Salvatore CASULO, Angelo FILIPUTTI, LOMBARDOZZI, Gaspard FRANCIOLI, etc.

La période comprise entre 1925 et 1936, onze années de l'entre-deux guerres, vit donc un mouvement migratoire important de l'Italie vers la France, renforcé par le fait des persécutions politiques, ce qui ne veut pas dire que les motivations à caractère économiques avaient disparu, au contraire, car le fascisme n'a jamais amélioré les conditions de vie du peuple italien.

La paix enfin revenue, La Seyne pansa ses blessures, reconstruisit ses habitations et il est évident qu'on ne pouvait plus faire alors de distinction entre les communautés seynoise et italienne tant les heures douloureuses les avaient rapprochées l'une de l'autre.

Tous ces nouveaux Seynois du XX^e siècle ont permis le doublement de la population. Ils s'enracinèrent solidement après des années de travail acharné et des économies substantielles. Leurs premiers lopins de terre se transformèrent en hectares où ils creusèrent des puits pour arroser leurs cultures et bâtirent leur maison d'habitation. Une petite bourgeoisie italienne naquit avec les propriétaires terriens, les artisans maçons, les commerçants, une classe qui faisait bien des jaloux parmi les Seynois de souche.

Dans les années de l'entre-deux guerres, apparurent quelques candidatures aux élections municipales, avec prudence toutefois.

La guerre 1939-1945 soumit les émigrés italiens à de rudes épreuves : à ceux qui tombèrent sur les champs de bataille ou dans les combats de la Résistance s'ajoutèrent les victimes civiles des bombardements.

A de rares exceptions près on ne vit pas de familles italiennes retourner se fixer à leur point de départ. De nos jours, là où se retrouvent des parentés, on se rend des visites périodiques et on peut considérer que le grand courant migratoire italien auquel nous avons assisté est maintenant terminé. Est-ce à dire que des faits semblables ne sont plus possibles ? Il serait imprudent de l'affirmer car dans notre monde agité, tourmenté à l'extrême, tout est possible.

CONCLUSION.

L'émigration italienne, parce qu'elle fut très importante, eut des répercussions considérables sur la vie seynoise sans aller toutefois jusqu'à une déstabilisation.

On peut même affirmer qu'elle fut bénéfique pour l'économie locale qui reçut l'impulsion de milliers d'ouvriers et de cultivateurs qualifiés, d'entrepreneurs audacieux, d'artisans, de commerçants enthousiastes, qui forcèrent l'admiration de la population seynoise de souche, par leur volonté de réussir, leur courage, leur endurance, et qui devinrent au fil des années de véritables fils de la Provence.

Ce ne sera pas toujours le cas pour d'autres vagues d'immigration qui touchèrent notre ville à partir des années 60.

Au fil des années, ces Italiens, que l'on méprisait au début de leur séjour à La Seyne, forcèrent le respect des familles seynoises par leur comportement de travailleurs infatigables, leur volonté inflexible dans l'accomplissement de leurs tâches, même les plus ingrates, leur honnêteté, leur courtoisie.



Giuseppe SARAGAT



Pietro NENNI

Insensiblement les sentiments racistes s'estompèrent et l'intolérance fit place peu à peu à une cohabitation raisonnable et même à une véritable convivialité. On peut dire que les deux communautés se sont enrichies mutuellement de leurs cultures respectives.

Quand les premiers Italiens s'établirent à La Seyne, ils baptisèrent leurs enfants avec des prénoms de leur pays : Luigi, Giuseppe, Renato, etc. La génération suivante adopta des prénoms bien français. C'est ainsi qu'arrivèrent dans le terroir seynois : MARRO Gilbert, BERTOLOTTO Antoine, FIANDINO Jean-Marie, PRATALI Paul, VIAZZO Eugène, CIAMPI Christian,... Allez-leur dire aujourd'hui qu'ils ne sont pas Seynois ?

QUELQUES COMMENTAIRES PERSONNELS.

A la différence de nombreux Seynois d'aujourd'hui, il se trouve que je n'ai pas d'ancêtre direct dont le nom se termine par un i ou un o. Je n'en tire aucune espèce de fierté, d'autant que, par alliance, j'ai une parenté avec plusieurs familles d'origine italienne. Par exemple, avec les MARRO (originaires de Limone), LAMBERTUCCI (de Buti), GRAGLIA (de Coni), LOTTO (de Belluno), BAGLIOTTO (de Varazze), SAVONA (d'Imperia), VAIROLATTO (de Bagnolo), etc.

D'autre part, il ne faut pas oublier que le patronyme de certains de mes ancêtres dont le nom se termine par un y (MABILY, PISANY) s'écrivait anciennement avec un i. Ainsi, les MABILI, qui avaient changé leur nom en MABILY pour faire sans doute oublier une ascendance étrangère, étaient présents à Marseille depuis le XVI^e siècle, et ils venaient de Ligurie..., tandis que les PISANY (PISANI), qui aimaient pourtant brocarder les *piantous*, étaient paraît-il originaires de Pise...

A noter aussi que mon arrière-grand-père maternel, Etienne Laurent Marie GAUTIER, au nom bien français, était né en 1844 à La Bollène-Vésubie, qui appartenait alors à la province du Piémont. Il est intéressant de noter que, sur son acte de naissance rédigé en piémontais (Stefano Lorenzo Mariano), la profession de la mère était : "*a cura de la sua casa*", une délicatesse importante quand on observe que sur les actes français, la mère est très souvent indiquée : "sans profession"...

A La Seyne et dans les environs, où l'influence italienne avait été considérable, l'habitude fut prise d'interpeler les personnes portant des noms propres très français en accentuant l'avant-dernière syllabe : 'AUTRAN, 'RAVOUX, 'DESCAMPS, FOU'RAIGNAN, 'GIRARD, 'RIBOT,... Et ceci est vrai aussi (également, sous l'influence de la prononciation provençale), pour certains noms de lieux : Sa'nary, 'Riboux,...

De même, l'influence italienne a pu faire que certains noms, pourtant bien français, soient italianisés, tel que Régis, que l'on prononçait 'Reggi. Le pire étant le nom de M. PHILIBERT, que j'ai entendu souvent prononcer par dérision (on ne connaissait pas le verlan à La Seyne) : "BER'LIPHI"!...

